Cahiers d'Asie centrale

5/6 | 1998
Boukhara-la-Noble

Le pouvoir des *otin*, institutrices coraniques, dans l'Ouzbékistan indépendant

Habiba Fathi

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/asiecentrale/549
ISSN : 2075-5325

Éditeur
Éditions De Boccard

Édition imprimée
Date de publication : 1 septembre 1998
Pagination : 313-333
ISBN : 2-7449-0034-6
ISSN : 1270-9247

Référence électronique
Habiba Fathi, « Le pouvoir des *otin*, institutrices coraniques, dans l'Ouzbékistan indépendant », *Cahiers d'Asie centrale* [En ligne], 5/6 | 1998, mis en ligne le 01 octobre 2010, consulté le 01 mai 2019. URL : http://journals.openedition.org/asiecentrale/549

© Tous droits réservés

Le pouvoir des *otin,* institutrices coraniques, dans l'Ouzbékistan indépendant[1]

Habiba Fathi

Il sera ici question du rôle des femmes de religion, les *otin* en Ouzbékistan, pays issu de l'ancienne Union soviétique, dans une perspective socio-historique. On s'intéressera essentiellement à la manière dont celles-ci sont parvenues à réislamiser la société « par le bas[2] » en favorisant notamment le retour à la pratique.

Le rôle des *otin* dans l'Ouzbékistan indépendant se définit-il en rupture avec la tradition[3] ? Quel rapport entretient-il avec cette tradition et par la même l'héritage historique ? Est-ce une simple conséquence de l'accession à l'indépendance, ou bien est-ce le résultat des profondes transformations de l'ère soviétique qui ont affecté l'univers religieux des femmes ? Cette étude se donne pour tâche de montrer en quoi la religiosité des femmes, et notamment leur réislamisation, est le résultat du travail d'un nouveau type d'acteur social féminin, qui entend réaliser ses aspirations religieuses au nom d'une tradition.

1. Le rôle religieux des femmes en islam

Plusieurs passages du Coran qui font référence aux croyants et aux croyantes affirment l'égalité entre hommes et femmes dans le domaine religieux. Le verset 33 de la sourate XXXV du Coran est significatif à cet égard :

« Les hommes et les femmes qui sont soumis à Dieu, ceux et celles qui croient, ceux et celles qui sont pieux, ceux et celles qui sont justes, ceux et celles qui invoquent Dieu, tous obtiendront le pardon de Dieu et une généreuse récompense[4]. »

Sur le plan religieux, les hommes et les femmes ont exactement les mêmes droits. Celles-ci peuvent acquérir un savoir religieux au même titre que les hommes et exercer également des fonctions religieuses importantes. Elles sont tenues de respecter les mêmes obligations religieuses que les hommes. Il n'y donc aucune restriction pour les femmes et, seules, les périodes de règles les empêchent d'accomplir leurs devoirs de croyantes.

Mais dans les faits, les femmes musulmanes sont à l'écart des décisions religieuses dans la vie de leur communauté. Si elles sont parfois tolérées dans les mosquées, elles sont à peine présentes dans les grandes universités ou centres islamiques[5].

Or dans l'histoire des communautés musulmanes, des femmes se sont distinguées par leur rôle dans la vie publique. Fatima Mernissi, sociologue marocaine, évoque, dans ses divers ouvrages sur les femmes et l'islam, ces héroïnes qui ont pris part aux affaires de la cité et dont certaines sont même allées jusqu'à l'exercice du pouvoir politique[6]. Mais c'est incontestablement dans le domaine du mysticisme musulman qu'elles demeurent les plus nombreuses[7]. La figure de Râbi' al-'Adawîya est significative à cet égard. Née (et morte en 805 de l'ère chrétienne) dans la ville de Bassora en Irak, elle est mentionnée par al-Ghazâli (1058-1111) qui la considère comme l'un des plus grands maîtres de la mystique musulmane (*taṣawwuf*). Al-Ghazâli – dans son *Iḥyâ' 'ulûm al-dîn* (La revivification des sciences de la religion), fait un commentaire sur son poème consacré à l'amour de Dieu (*maḥabba*) qu'il considère comme fondamental[8].

Si certaines de ces figures féminines appartiennent au passé ou ont été occultées par l'histoire, d'autres, en revanche, ont laissé une trace importante dans la mémoire collective. En effet, dans l'Asie centrale post-soviétique, notamment en Ouzbékistan, ces femmes appelées *otin* ont profondément marqué leur société. Elles témoignent d'une volonté d'implication des femmes dans la vie religieuse de leur communauté.

Autrefois attaquées par les responsables soviétiques de la propagande anti-religieuse, elles s'adonnent maintenant d'une manière léga-

le à l'apprentissage de la lecture du Coran. Et on redécouvre aujourd'hui une tradition que l'on croyait perdue.

Les *otin* sont parvenues à investir le paysage social et religieux de l'Ouzbékistan. Elles représentent les principales actrices de la réislamisation, à tel point que dans presque toute l'Asie centrale « *otin* et réislamisation » forment désormais un couple classique. D'ailleurs, un certain nombre de chercheurs centre-asiatiques[9] caractérisent le mouvement des *otin* de « religion populaire ». Ce mouvement repose certes sur une tradition et non sur un « traditionalisme » – comme l'a écrit A. Poliakov[10] – mais a pris une forme nouvelle dans la dynamique religieuse de la période de l'indépendance.

2. La tradition des *otin*

La tradition des *otin* est à la fois attestée par un certain nombre d'observateurs russes mais aussi dans la littérature ouzbèke[11]. C'est de la période coloniale, notamment dans l'Asie centrale soumise à la domination de la Russie tsariste, que datent les sources les plus nombreuses relatives au rôle des *otin* dans l'islam féminin[12]. Avant la révolution d'octobre 1917 et jusque dans les années 20, les *otin* diffusaient un savoir religieux au sein des *maktab* féminins[13]. Elles étaient des institutrices coraniques mais leur fonction ne se réduisait pas à éduquer les enfants au sein de ces écoles religieuses de type élémentaire. Elles dirigeaient aussi des cérémonies religieuses parmi les femmes, à l'occasion des fêtes musulmanes ou pour tout autre rituel, tel que les réunions de femmes pour déclamer des vers mystiques, ceux notamment du grand maître soufi Ahmad Yasawi[14]. Enfin, des travaux ethnographiques confirment l'existence de femmes sufi dans l'Asie centrale pré-révolutionnaire. A. Trotskaja a observé et décrit un *ḏikr* (« remémoration » de Dieu) de femmes *qâdirî*[15] dans le vieux Tachkent qui avait probablement eu lieu au début des années 1920[16]. Au cours de ces cérémonies de soufisme féminin, les *otin* intervenaient dans la récitation du Coran. Leur rôle reposait en effet sur une connaissance des textes sacrés mais elles étaient essentiellement chargées de chanter des litanies religieuses. La participation des femmes à cette forme de prière pour commémorer Dieu montre qu'elles étaient égales des hommes : elles étaient capables d'autant d'ascétisme et connaissaient les mêmes *ḥâl* (état mystique).

Les femmes qui ont des fonctions religieuses sont *otin,* terme ouzbek que l'on pourrait traduire par « institutrice coranique ». Tel est le

premier sens qui est attesté par le dictionnaire ouzbek[17]. Ce terme ouzbek existe aussi en turc *chaghatây* (atûn), langue interculturelle autrefois commune à tous les peuples musulmans d'Asie centrale ; s'écrivant en caractères arabes, celle-ci fut remplacée par la langue littéraire ouzbèke apparue lors de la politique de diversification des langues turques, menée à partir de 1928-1929 avec l'introduction de l'alphabet latin, et encore plus après 1940 avec l'adoption des caractères cyrilliques.

L'évolution du terme *otin* est sans doute l'un des événements les plus significatifs de la période post-soviétique. Il réapparaît avec une vigueur spectaculaire depuis que l'Ouzbékistan a obtenu son indépendance, période marquée par une grande tolérance religieuse. La réislamisation de la société ouzbèke a certes commencée sous la *perestroïka* mais s'est développée après 1991, année de la dislocation de l'Empire soviétique. Pendant toute la période soviétique, le contenu religieux de ce terme avait été occulté et, par conséquent, il n'était mentionné que sous une forme laïque. Les dictionnaires soviétiques, y compris en langue ouzbèke, n'en donnaient qu'une définition négative et laissaient entendre qu'il faisait référence à un passé révolu. Dans le dictionnaire encyclopédique de l'islam paru en 1989 sous la direction de M.A. Usmonov, on trouve la mention suivante :

« Une *otin* est une femme qui enseignait aux filles dans les anciennes écoles religieuses (*maktab*). Elle dirigeait des cérémonies religieuses pour les femmes et vivait des revenus donnés par ces dernières. (...) Elles existent encore de nos jours et répandent des survivances religieuses parmi les femmes. L'athéisme scientifique est une branche importante du travail éducatif pour libérer les femmes de l'influence religieuse[18] ».

Le deuxième sens du terme *otin* désigne une femme qui récite des poèmes mystiques. Les réunions de femmes consacrées à réciter des poèmes soufis étaient courantes. Aujourd'hui encore, un certain nombre de femmes se réunissent chez une *otin* pour prier et réciter les fameuses paroles de sagesse d'Ahmad Yasawi, les *hikmat.* Elles commémorent ainsi la mémoire de ce soufi et invoquent par là même la présence divine. Cette attitude, propre à la pratique quotidienne des femmes islamiques, est la forme de religiosité la plus répandue en Asie centrale.

Enfin, le troisième et dernier sens du terme *otin* marque un titre honorifique accordé aux femmes que l'on respecte ; accolé à un pré-

nom féminin, il est alors utilisé pour s'adresser à une *otin :* « Fatima-*otin* », « Nazira-*otin* », etc. Mais, seules, les *otin* les mieux versées dans la science de l'islam peuvent prétendre à ce titre.

Avant la révolution d'octobre 1917, les *otin* avaient un statut particulier. Elles se distinguaient des autres femmes par leur appartenance à la classe des religieux[19]. Filles ou femmes de mollah, d'*imâm,* d'enseignants (*mudarras*) ou de cheikhs soufis, elles étaient connues pour leur piété et selon leurs dispositions pouvaient suppléer leur époux et se voir alors attribuer des fonctions religieuses. L'autre catégorie de femmes qui pouvait également recevoir un enseignement religieux et par là même devenir *otin,* était issue de la classe des marchands[20]. Celle-ci était très influente dans les trois principautés (Boukhara, Kokand et Khiva) existant alors en Asie centrale et conquises par les armées russes à partir de 1865. Seules, les femmes appartenant à ces deux classes avaient la possibilité d'acquérir un savoir religieux dont la transmission était assurée par leurs aînées *otin.* On devenait donc *otin* au sein de la famille, souvent de mère en fille, à l'intérieur de la catégorie sociale.

Avant d'évoquer la place des *otin* dans l'Ouzbékistan indépendant, il paraît nécessaire de remonter le cours de l'histoire pour comprendre comment cette tradition a réussi à perdurer jusqu'à nos jours.

3. L'Ouzbékistan soviétique et le statut des femmes

La politique de l'Ouzbékistan soviétique, pays né à partir de 1924 à la suite du découpage stalinien de l'Asie centrale en cinq républiques fédérées, fut caractérisée par une laïcisation du droit familial puis, à partir de la fin de l'année 1926, par une campagne de libération de la femme appelée en ouzbek *hujum* (« l'offensive »).

Dès l'instauration du régime soviétique, les bolcheviks, puis les communistes, adoptèrent une attitude fondamentalement hostile à l'égard de la religion pour des raisons idéologiques évidentes. Dès 1918, la RSFSR adopta une résolution qui annulait toutes les lois existant avant la révolution, instaurant notamment la séparation de l'Église et de l'État. En Asie centrale, alors transformée en République autonome du Turkestan soviétique et socialiste au sein de la République Socialiste Fédérative Soviétique de Russie (RSFSR), cette résolution ne fut publiée que le 25 mars 1919 et mise en vigueur le 9 juin 1919[21].

Ces premières dispositions étaient dirigées contre le statut de la femme en terre d'islam. Les bolcheviks étaient convaincus que la révolution d'octobre 1917 devait assigner à la femme islamique une place de productrice dans la société alors nouvelle. C'est pourquoi ils favorisèrent sa libération sociale et économique. En fait, elle était utilisée pour construire un projet de société.

Les autres mesures adoptées par les bolcheviks transformèrent d'une manière radicale le statut de la femme islamique : les codes et les tribunaux civils remplacèrent les tribunaux chariatiques et coutumiers qui régissaient la vie familiale mais, tout comme les biens de mainmorte (*waqf*) dont les revenus servaient à entretenir les mosquées et les établissements religieux, ces tribunaux ne furent supprimés qu'à la fin des années 20, période d'attaque frontale contre l'islam[22]. On proclama l'égalité des droits de tous les citoyens indépendamment de leur sexe (art.122 de la Constitution de 1918), de leur appartenance nationale ou ethnique et de leur situation sociale[23] ; on donna aux femmes le droit de vote et d'éligibilité à tous les échelons du pouvoir (art. 64 de la Constitution soviétique de 1918). À partir de 1921, le mariage religieux (*nikâh*), l'achat de la fiancée (*kalym*) et la polygamie furent interdits, et l'âge du mariage fut fixé à 16 ans au lieu de 9 pour les filles et 18 au lieu de 16 pour les garçons[24].

Ces changements traumatisèrent les musulmanes dont tous les repères culturels étaient soudain ébranlés. C'est contre le port du voile (*paranja*) que furent portés les principaux coups du *hujum,* « l'offensive » lancée par les autorités soviétiques à la fois contre ce mode de vie traditionnel et l'islam. Cette politique visait à émanciper la femme en la façonnant idéologiquement pour favoriser son intégration à la production du pays. La campagne d'émancipation touchait toutes les femmes musulmanes, y compris les *otin* qui forment pourtant un groupe très particulier.

4. Le rôle des *otin* dans la survivance de l'islam soviétique

L'autorité religieuse des *otin* constitue un des traits les plus remarquables des sociétés centre-asiatiques. Cette autorité repose sur une tradition ancestrale qui s'est préservée pendant un siècle de bouleversements idéologiques. Sous le régime soviétique, les *otin* s'efforçaient de maintenir un minimum de vie religieuse, le plus souvent dans la

clandestinité, et luttaient également contre la politique d'assimilation culturelle par les Russes imposée par le Kremlin.

La tradition est donc représentée par un groupe de femmes, les *otin,* qui ont survécu au système soviétique. Une *otin* est un personnage religieux féminin qui s'occupe au quotidien de la vie des croyantes. Responsable de l'éducation sociale et religieuse des femmes de la naissance à l'âge adulte, elle est directement liée à la vie des fidèles. Même si elle n'a pas toujours une connaissance savante de l'islam, elle exerce néanmoins une influence très forte sur la population féminine. À l'occasion de la célébration d'événements religieux, familiaux ou nationaux, tels que le rituel de la naissance (*beshik tuji*), le mariage (*nikâh*) ou l'enterrement (*janâza*) religieux, ou encore la visite d'un lieu saint (*ziyârat*), c'est à elle qu'incombe la tâche de réciter des prières. Elle remplit donc les mêmes fonctions qu'un mollah, ce qui lui vaut parfois le titre de « femme-mollah » bien que ce terme masculin de la langue arabe soit employé uniquement pour les hommes. D'ailleurs, dans la terminologie arabe relative à la religion islamique, c'est presque toujours le même genre, en l'occurrence le masculin, qui est employé pour référer aux femmes. C'est notamment le cas pour certaines fonctions religieuses qui peuvent être exercées aussi bien par des hommes que des femmes. Si l'arabe dispose de quelques rares mots féminins relatifs à l'exercice de ces fonctions religieuses, par exemple, *muḥaddiṯâṯ* (traditionniste, transmettrice des paroles du Prophète, les *ḥadîṯ*), en revanche, la majorité des autres mots liés à cette pratique du pouvoir religieux ne s'emploient qu'au masculin : *ḥâfiẓ*[25] (réciteur du Coran), *sûfî, qâḍî* (juge musulman), etc. Bien qu'hommes et femmes puissent s'adonner à la mémorisation du Coran ou à la mystique, dans le vocabulaire religieux arabe, c'est toujours la forme du masculin qui est employée pour désigner les femmes[26]. Autrement dit, les femmes sont englobées dans une généralité humaine religieuse qui s'applique essentiellement à la catégorie du masculin[27].

Dans les rapports sociaux, il existe une opposition entre les *otin,* dépositaires de la tradition, et toutes les autres femmes qui sont sous leur contrôle. Sous la période soviétique, leur statut avait été considérablement affecté mais elles n'ont pas disparu en tant que catégorie. Au contraire, leur rôle a évolué dans le sens d'une emprise sociale et religieuse sur l'ensemble de la communauté féminine.

Si la politique de lutte contre l'islam a contribué à affaiblir leur pouvoir, elles ont cependant joué un rôle déterminant dans la survie de l'islam. Privées de l'institution politico-religieuse qui légitimait leur statut comme à l'époque des trois principautés au XIX^{e} siècle, elles sont néanmoins parvenues à garder leur rôle de gardiennes de la foi. Elles s'efforçaient ainsi d'exercer un contrôle social de toute la communauté musulmane féminine pour résister au modèle d'émancipation de la femme russe, imposé par les bolcheviks pour la faire participer à la construction du socialisme. Agissant dans la quasi-clandestinité, elles sont arrivées à préserver un minimum de vie religieuse alors qu'elles disposaient de moyens très limités pour exercer leur fonction. Les rares livres religieux, écrits en caractères arabes - frappés d'interdit -, qu'elles avaient réussi à sauver ne leur permettaient pas d'accéder à une connaissance plus savante de l'islam. C'est donc un islam populaire de tradition orale qui a été préservé, reposant sur une transmission de rites et prières appris par cœur. Elles veillaient à contrôler la vie des croyantes qui faisaient appel à elles pour faire une prière à l'occasion d'une fête musulmane ou de toute autre célébration. Cependant, seule une petite poignée d'*otin* lettrées, spécialisées dans les études orientales, pouvaient inculquer une instruction à leurs élèves ou à leur propre fille si elles en avaient une. Ces *otin* venaient de familles cultivées et étaient parvenues à l'intérieur du système soviétique à exercer un véritable contre-pouvoir.

5. La réémergence des *otin* depuis l'indépendance

Les transformations socio-politiques engendrées par l'indépendance récemment acquise de l'Ouzbékistan, confèrent aux *otin* un rôle plus prestigieux. Dans le nouveau contexte de l'indépendance, marqué à la fois par une liberté de culte jamais connue jusque là et un renforcement de l'identité islamique, l'importance de leur rôle réapparaît au grand jour.

Si, du temps de l'ex-URSS, l'islam incarnait une identité nationale ou ethnique, avec les indépendances, il a repris la forme d'une identité religieuse dont se réclament la plupart des Ouzbeks même s'ils ne se soumettent pas aux prescriptions coraniques. A partir de 1991, le processus de réislamisation, né sous la *perestroïka,* s'est développé d'une manière spectaculaire. Longtemps demeurée « invisible », l'activité religieuse a soudain pu s'afficher au grand jour et retrouve ainsi

une place centrale au sein de la société. Les observateurs ont même souvent été surpris par l'ampleur des changements d'attitude à l'égard du religieux : autorisation d'accomplir le pèlerinage à La Mecque, construction ou restauration de mosquées, ouverture d'établissements religieux, développement de la littérature religieuse, possibilité de faire l'appel à la prière publique, port de la barbe chez les hommes et du *ḥijâb* (voile) chez les femmes.

La Direction spirituelle des musulmans du Mavarannahr (DSMM), ancienne administration religieuse mise en place par Staline pour contrôler l'islam soviétique, est devenue l'institution religieuse de l'Ouzbékistan. Elle peut désormais former un nombre plus grand de théologiens. Le réseau des dignitaires religieux, qui était limité sous la période soviétique à une poignée de privilégiés, peut se reconstituer. Mais ce mouvement ne favorise pas pour autant la réapparition des *otin* en tant que groupe religieux, tel qu'il existait avant les années 20. Tout d'abord, elles ne peuvent pas réintégrer leur espace originel d'intervention, les *maktab,* puisque ceux-ci n'ont pas été réellement rétablis. En effet, l'ancien parcours éducatif religieux, qui passait par le *maktab* puis la *madrasa,* a aujourd'hui en partie disparu. Si de nouvelles *madrasa* ont été créées, les *maktab* ont été en revanche remplacés par les mosquées de quartier et les divers instituts ou centres islamiques, apparus tout récemment, où les élèves peuvent apprendre à mémoriser le Coran.

L'éducation religieuse des individus est officiellement une affaire privée mais on a assisté à une prolifération d'écoles religieuses, essentiellement masculines. Les écoles religieuses féminines sont nettement moins nombreuses. Par exemple, la ville de Tachkent, qui compte un peu plus de 2 millions d'habitants, ne comprend qu'un petit nombre d'écoles coraniques destinées aux fillettes et femmes. Celles-ci peuvent recevoir une éducation religieuse dans les établissements suivants : « Fatma-Zohra », la classe de la mosquée Abu Bakr Sadiq dans le quartier Kökcha, l'école « Alcha » entre les mains de femmes tatares originaires de Kazan, et celle dite « Ishan Babakhanov », non loin du centre ville. Seule, cette dernière est située dans la partie « russe » de la ville alors que toutes les autres se trouvent dans la partie traditionnelle de la ville où les habitants, tous Ouzbeks, continuent de manifester un attachement profond aux valeurs anciennes. Enfin, il convient de signaler que la *madrasa* Kukaldash, qui jusqu'en 1997 tolérait les fillettes et adolescentes, est désormais réservée aux garçons.

Ces écoles religieuses dépendent toutes de la DSMM et les *otin* qui y ont été recrutées accordent une grande importance à l'étude de la religion. Mais la DSMM s'est essentiellement souciée de développer un enseignement élémentaire en milieu féminin. Elle ne favorise donc pas l'intégration des femmes dans les établissements religieux de type supérieur. Dans tout l'Ouzbékistan, il n'y a qu'une seule *madrasa* féminine, localisée à Boukhara et ouverte en 1994, mais qui, en réalité, dispense un enseignement élémentaire. Durant la même année, une autre *madrasa* féminine a vu le jour à Kokand mais a fermé presque aussitôt pour des raisons mystérieuses. Les autorités religieuses officielles du pays ne s'opposent pas à l'activité des *otin* et les autorisent à enseigner dans les écoles coraniques élémentaires, les mosquées ou tout autre établissement religieux à condition qu'il soit pourvu d'un espace féminin. Toutes ces structures d'éducation, dirigées par des hommes, accordent peu de place aux femmes. Si celles-ci sont tolérées dans les écoles élémentaires, elles demeurent exclues des écoles supérieures qui sont exclusivement réservées aux hommes.

En 1993, la *madrasa* Imam al-Bukhari de Tachkent, qui depuis 1971 forme les meilleurs théologiens de toute l'Asie centrale, a ouvert une section féminine qui ferma également presque aussitôt. Les rares adolescentes qui avaient pu s'y inscrire espéraient être envoyées en Arabie Saoudite pour parfaire leurs études. Elles affirment être de parfaites « islamistes convaincues », expression qui rappelle étrangement le vocabulaire des sociologues soviétiques[28]. Ces derniers étaient chargés d'annoncer le déclin imminent de l'islam en montrant dans leurs enquêtes que les individus étaient, eux aussi, de parfaits « athéistes convaincus ». Cette section féminine aurait été fermée sous la pression de certains membres de la DSMM, gagnés alors aux idées fondamentalistes[29] et farouchement opposés à la présence de femmes au sein de cette prestigieuse *madrasa.*

Si les établissements religieux accordent très peu de place aux femmes, celles-ci ne demeurent pas privées d'éducation religieuse. L'enseignement islamique des femmes se développe en dehors des structures d'éducation mises en place et contrôlées par l'État, c'est-à-dire d'une façon informelle.

En effet, conformément à une tradition, la plupart des *otin* enseignent chez elles. Elles peuvent en effet improviser une classe de lecture coranique pour les filles ou les femmes adultes et enseigner ainsi les

principes de la religion dans leur propre maison. Elles peuvent être aussi sollicitées à tout moment par n'importe quelle femme, y compris par des laïques, pour diriger un rituel de prière prononcée pour honorer la mémoire d'une défunte par exemple. Les femmes laïques, même si elles s'opposent à l'action des *otin,* font toujours appel à elles pour officier à un enterrement religieux, rite qu'elles considèrent comme une coutume nationale. Si, en Asie centrale, les laïcs ne sont pas pratiquants, ils respectent et observent néanmoins les rites de circoncision (*sunnat*), de mariage et d'enterrement religieux, davantage par esprit de tradition que par conviction religieuse. Mais pour les autres rituels impliquant davantage des femmes réislamisées, tel qu'un pèlerinage à un lieu saint ou toute autre cérémonie comme *Bibi Mushkulshod* (*"Madame Difficulté"*), nom d'une sainte légendaire, les pouvoirs de l'*otin* sont nettement plus grands. Cette dernière cérémonie religieuse est de plus en plus observée et est destinée à se libérer des difficultés de la vie quotidienne en invoquant l'Eternel. Une maîtresse de cérémonie organise un festin pour commémorer la mémoire de cette sainte et invite obligatoirement une *otin* pour accomplir les rites liés à cette manifestation religieuse. C'est elle qui dirige ces réunions en racontant aux invitées des légendes relatives à la vie de cette figure de la sainteté, rythmées par ses prières à la fois dites en ouzbek et en arabe.

L'aide de l'*otin* peut être sollicitée à tout moment aussi bien pour des questions religieuses que pour des problèmes de la vie quotidienne. C'est elle qu'on charge de traiter les problèmes domestiques et personnels. Il n'est pas rare qu'une femme aille demander conseil à son *otin* pour choisir une fiancée à son fils.

Mais l'immense majorité des femmes qui viennent consulter l'*otin* le font pour embrasser l'islam ou, plus exactement, pour se réislamiser. Certaines se contentent d'un minimum de notions religieuses, en général les principes de base de l'islam, qui leur sont enseignés par l'*otin.* Cela leur paraît suffisant pour découvrir une religion qu'elles pratiquent plus ou moins ou qu'elles ne pratiqueront peut-être jamais. Seul, un petit nombre désire approfondir l'enseignement de l'*otin.* Dans ce cas, elle lui témoigne sa fidélité en se rendant d'une façon régulière chez elle – en principe elles habitent le même quartier – une, voire deux fois par semaine pour pour apprendre à réciter le Coran.

Dans ce mouvement de réislamisation, on rencontre des fillettes et des adolescentes, plus que leurs mères dans la mesure où le religieux

devient le signe de leur respectabilité dans l'espace public et de leur distinction d'avec leurs « sœurs » qui, elles, ne se voilent pas. On peut observer un clivage entre ces deux catégories de filles qui s'ignorent réciproquement. Elles ne se côtoient pas et ne se mélangent ni dans les écoles d'obédience laïque ni dans les espaces communautaires de leur *mahalla,* quartier traditionnel propre aux villes d'Asie centrale et du reste du monde musulman où la vie de l'individu est pourtant soumise à des règles de sociabilité. Dans ces quartiers, les fillettes qui portent le *ḥijâb* et qui se consacrent à l'étude de la religion sont citées en exemple par les *otin* et, aux yeux des autres femmes, elles représentent un modèle d'éducation très enviable. En effet, n'importe quelle femme préférera choisir – pour son fils – une fiancée qui a été initiée, même superficiellement à l'islam. Dans cette attitude, c'est davantage le signe d'adhésion au système de valeurs véhiculé par l'islam que la conviction religieuse qui est pris en compte. Les belles-mères s'assurent ainsi que leurs brus ont été élevées dans l'esprit de la morale islamique.

Les femmes qui se réislamisent forment au départ un petit noyau de deux ou trois personnes au sein de la *mahalla.* Le groupe devient plus étendu et peut atteindre dix, voire plus si l'*otin* est talentueuse. Les lieux de rencontre entre les femmes sont avant tout la maison de l'*otin,* puis la mosquée de quartier si elle contient une salle féminine, parfois la *madrasa,* qui sont devenus des espaces d'échange intra-communautaire. Cela favorise en effet les relations sociales à l'intérieur de la communauté religieuse. Par exemple, la mosquée Abid Qari, situé dans le vieux Tachkent, est le lieu privilégié de rencontre d'un certain nombre de croyantes qui s'y rendent les vendredis, jour de la prière collective. Les femmes, qui assistent à cette prière solennelle d'une façon assidue, le font pour accomplir l'un de leurs principaux devoirs mais, en même temps, cela leur permet aussi de côtoyer leurs « sœurs musulmanes » et d'écouter le prêche de l'*imâm-khaṭîb.* Ces femmes sont regroupées dans une salle spécialement construite pour elles mais, grâce à des haut-parleurs installés dans leur salle, elles peuvent suivre le discours de l'*imâm-khaṭîb* qui, lui, se trouve dans l'espace des hommes. Les principaux thèmes abordés lors de ces prêches, dont le contenu est répétitif, sont essentiellement le rappel des devoirs du croyant, « la souffrance et le malheur des musulmans » et la traditionnelle solidarité islamique commune à tout le monde musulman.

La fonction traditionnelle des *otin* consiste à enseigner l'islam aux fillettes et aux femmes. Les élèves s'initient avant tout à la religion islamique. Le programme de l'*otin* comprend l'histoire de la vie du Prophète, l'étude des *ḥadîṯ* et la littérature, soufie le plus souvent, mais aussi l'apprentissage de la langue et de l'écriture arabe ainsi que le turc *chaghatây,* appelé par les Ouzbeks « turki » ou encore « ouzbek ancien ». Les *otin* disposent d'une littérature relativement pauvre et de rares livres, que l'on employait dans les *maktab* de l'Asie centrale tsariste. Par exemple, c'est une édition de Kazan datant de 1913, le *'aqîdiḏ* (Le Dogme), qui sert de nouveau d'ouvrage de base chez certaines *otin.* De même, le manuel de turc *chaghatây, Ustâḏ 'awwal* (Premier maître), a été édité à Tachkent en 1912. Ces livres sont donc anciens et au début du siècle, déjà, les réformistes musulmans d'Asie centrale (les djadids) considéraient que ces méthodes d'enseignement traditionnel étaient vieillies[30]. La réutilisation actuelle de ces manuels scolaires témoigne davantage de l'état d'ignorance religieuse caractéristique de l'ensemble de la population ouzbèke que du manque de manuels modernes. Ce qui est certain, en revanche, c'est qu'ils occupent une place primordiale dans la redécouverte d'un patrimoine longtemps occulté, notamment pendant toute la période soviétique, en raison de la lutte contre la religion.

La majorité des élèves affirment se rendre chez une *otin* dans le seul but d'apprendre par cœur le Coran dans son intégralité et en arabe, langue qui leur est étrangère. Comme avant la soviétisation de l'Asie centrale dans les années 20, les femmes désirent devenir *ḥâfî'*.

6. Les *otin,* cibles des islamistes ?

Depuis l'indépendance, les *otin* ont investi le champ social à tel point qu'elles sont devenues l'objet d'une controverse à la fois chez les femmes laïques membres d'organisations féminines, les chercheurs et les représentants de la DSMM. Ce qui est en cause, c'est leur niveau d'instruction religieuse jugé insuffisant. Certains doutent de leurs compétences et leur reprochent même de faire du commerce de la religion en percevant des revenus sur les cérémonies où elles officient. Mais certaines enseignantes coraniques récusent, elles aussi, ce terme qui est selon elles lié au passé et affirment être des « activistes religieuses », – expression empruntée à la terminologie soviétique - autrement dit de nouvelles actrices islamiques. D'autres, en revanche,

estiment que pour être qualifiée d'*otin,* il ne suffit pas de pouvoir enseigner l'islam mais il faut prouver que l'on descend d'une famille sainte. À leurs yeux, les seules véritables *otin* sont celles qui ont hérité d'un savoir religieux transmis depuis des générations par leurs mères et non celles qui ont profité de la réislamisation pour se mettre à exercer cette fonction traditionnelle.

Le problème de la légitimité des *otin* qui repose principalement sur une descendance spirituelle se pose donc clairement. Mais à l'heure actuelle les *otin* qui maîtrisent le mieux l'art de psalmodier le Coran sont loin d'être ces femmes qui se réclament d'une pieuse lignée. Celles qui excellent dans ce domaine sont les femmes islamistes. Celles-ci affirment d'ailleurs qu'elles sont, elles aussi, des *otin.* Autrement dit, ce sont des *otin* modernes. Bien que minoritaires, elles ont une aura plus grande parmi la population féminine qui est frappée par leur habileté à chanter le Livre.

Les femmes islamistes connaissent mieux le Coran que les *otin* de type traditionnel. Etant nettement plus jeunes que ces dernières, elles vouent un culte sans précédent à l'Arabie Saoudite, pays qu'elles ont visité pour y effectuer les principaux pèlerinages. Leur séjour s'est accompagné d'un endoctrinement religieux portant sur la doctrine *wahhâbi,* religion officielle de l'Etat saoudien. Appuyées par quelques mollahs, y compris par quelques théologiens de la DSMM partisans des idées *wahhâbi,* elles ambitionnent de jouer elles aussi un rôle dans la réislamisation de la population féminine. Leur capacité à chanter le Coran selon les règles de récitation habituelle, et notamment à déclamer d'une façon lente et mélodieuse les sourates (*tajwid*), suscite une vive admiration, y compris chez les *otin.* Loin de les percevoir comme des concurrentes, la plupart de ces dernières se sont tournées vers elles pour leur demander de les initier à cet art de la psalmodie. Cela ne va d'ailleurs pas toujours sans heurts : les islamistes refusent parfois de les accepter dans leur classe de lecture du Coran sous prétexte que leur tenue est non « licite ». Les *otin* se contentent de porter un petit fichu blanc lors de toute cérémonie religieuse, fichu qu'elles peuvent d'ailleurs enlever après la fin de la cérémonie, tandis que les islamistes sont pratiquement toujours voilées, en particulier si elles sortent. Ces dernières portent une stricte tenue noire qui ressemble au *chador* iranien mais accompagné d'un *chavchan,* filet de crins de cheval cachant entièrement le visage.

Les cours de *tajwid* donnés ça et là par les femmes islamistes profitent davantage aux *otin.* Une fois la leçon terminée, chaque *otin* diffuse son nouveau savoir ou répète cette leçon à ses propres élèves chez elle. Elle fait réciter chacune de ses élèves – dont le nombre varie entre 10 et 20 – et corrige les erreurs de prononciation ou de liaison. Chaque verset est étudié en vue d'être chanté après que l'*otin* l'ait traduit en ouzbek d'après la version de Allahudin Mansur[31].

Dans ces classes organisées par les *otin* et qui comprennent essentiellement des femmes âgées entre 40 et 65 ans, il y a toujours quelques fillettes, parfois des adolescentes. Ces filles prénubiles sont aussi inscrites dans une école coranique, où elles sont initiées principalement à l'art de la prononciation arabe. Dans ces écoles, on a eu recours aux fameuses « cassettes d'Allah » faites en Turquie ou au Pakistan destinées à mémoriser le Livre. Si elles excellent dans l'art de la récitation, elles suscitent l'admiration de tous les habitants du quartier. À l'occasion d'une cérémonie familiale ou religieuse, elles sont d'ailleurs invitées à venir faire une prière en compagnie de leur *otin.* Ces cérémonies, que les hommes et les femmes célèbrent séparément, réunissent toute la population du quartier. Les fillettes chantent soit à la mosquée du quartier, soit chez la maîtresse de cérémonie.

L'action des *otin* ne dépasse jamais les frontières de leur quartier. Ce sont donc des actrices islamiques qui agissent au sein de la *mahalla.* Une des particularités des sociétés centre-asiatiques, en particulier dans les milieux traditionnels, est que ces *mahalla* fonctionnent comme des structures de groupes de solidarité ; elles sont devenues le lieu où s'exerce la solidarité féminine qui est entièrement soumise à l'autorité des *otin.*

Les « cours du soir » donnés ça et là par les *otin,* et dont le nombre va toujours croissant, tendent à réislamiser les quartiers. Cependant, l'action des femmes islamistes se développe dans un cadre beaucoup plus large et risque à long terme de changer la nature de leur activité. Même si leur militantisme a été freiné par la lutte engagée par les autorités ouzbèkes contre le fondamentalisme, ces islamistes envisagent d'imposer leur modèle de la femme militante à tous les types de femme : traditionnelle, moderne, voilée, non voilée, acculturée ou russifiée, etc.

Les *otin* de type traditionnel sont non seulement attaquées par les femmes islamistes mais aussi par les hommes islamistes. Ceux-ci ne les

reconnaissent pas et condamnent leurs pratiques qu'ils jugent « illicites ». Par exemple, durant l'automne 1996, dans la ville de Kokand, dans le Ferghana, un groupe de femmes a été empêché de se rendre chez son *otin.* Ces femmes avaient l'habitude de se retrouver chez cette dernière une fois par semaine dans la nuit du jeudi au vendredi pour apprendre à mémoriser le Coran, cérémonie qui s'accompagne toujours d'un festin. Ces réunions commençaient à partir de 19 heures car la plupart des participantes travaillent. Le rendez-vous était fixé chez l'*otin* et les femmes arrivaient en groupe. Mais un soir, quelques hommes de la *mahalla* située près de la mosquée dite *jami* sont intervenus pour les convaincre de ne pas s'adonner à ce genre de pratique qu'ils condamnent. Ils leur ont ordonné de retourner chez elles et de ne plus sortir seules, c'est-à-dire sans être accompagnées par leur mari ou leur père.

Mais nul doute que c'est la sortie des femmes entre elles le soir qui est en cause. En effet, pour se rendre chez l'*otin,* elles doivent traverser les ruelles étroites de la *mahalla* qui mènent à sa maison. Cet incident a suscité la surprise des participantes qui ne comprennent pas pourquoi leur conduite, acte de piété le plus naturel pour elles, est soumise à la loi des hommes. On les a non seulement accusées de vouloir se divertir mais on a aussi reproché à l'*otin* de dire des mensonges sur la religion et de diffuser un « faux islam ». C'est donc la conduite des femmes qui est attaquée et considérée comme indécente par certains islamistes, qui voudraient réformer les mœurs au nom d'un islam jugé mieux connu.

Le deuxième argument mis en cause par ces islamistes pour justifier leur opposition à ce type de réunion est le caractère « illicite » de leurs pratiques religieuses. Ces islamistes s'attaquent non seulement aux femmes qui osent sortir sans être accompagnées par un homme mais s'en prennent aussi aux particularismes religieux, pratiques pourtant bien ancrées dans les mœurs. En effet, la vénération des saints ou les réunions religieuses de femmes au cours desquelles on récite des versets coraniques, et où l'on raconte des légendes relatives à la vie de grands maîtres soufis sont condamnées par ces islamistes. Au cours de la cérémonie dite *Bibi Mushkulshod,* on invoque constamment la mémoire de Muhammad Bahâ' ud-din Naqshband[32], fondateur de la confrérie (*ṭariqa*) soufie qui porte son nom. D'après la légende racontée par l'*otin,* Bibi Mushkulshod serait la tante de ce

saint soufi. On sait que les islamistes, les *wahhâbi* en particulier, s'opposent au culte des saints et à toute forme de superstition ou de pratique populaire.

Pourtant, on ne saurait mettre en doute la sincérité de la dévotion religieuse dont font preuve les *otin* et leurs élèves. Plusieurs passages du Coran sont introduits dans les récits et légendes relatifs à la vie de cette grande sainte. L'introduction de sourates du Coran transforme ces récits en cérémonie rituelle et spirituelle. Le talent de l'*otin,* qui conjugue des techniques récitatives de formules religieuses en arabe et en ouzbek, voire des noms de saints comme Ahmad Yasawi et Bahâ' ud-din Naqshband, produit souvent un effet de « *ḏikr* ». Les femmes siégeant parmi l'assemblée sont littéralement hypnotisées par l'*otin* qui elle-même est emportée par le rythme des litanies qu'elle récite. Ces cérémonies, qui peuvent durer plus de quatre heures, s'accompagnent de manifestations physiques : les femmes poussent des petits cris, pleurent et se dandinent au rythme de la lecture des sourates.

Les islamistes commencent à protester contre ces expressions de la ritualité des femmes. Or elles ont toujours été présentes et font partie du paysage social et religieux de l'univers des femmes islamiques en Asie centrale. Et il ne s'agit pas d'une marginalisation de la pratique quotidienne des femmes. Au cours de ces réunions féminines, on invoque constamment la présence de l'Eternel. La profession de foi musulmane, selon laquelle un croyant atteste qu'il n'y a de divinité que Dieu et que Muhammad est son messager, est une des formules religieuses les plus entendues au cours de ces réunions féminines. Ces cérémonies sont d'autant plus légitimes aux yeux des *otin* que leur transmission a été assurée depuis des générations.

Comme dans n'importe quelle autre partie du monde musulman, les islamistes ont cherché à réprimer la pratique religieuse propre aux femmes, qu'ils considèrent comme une déviance. S'ils condamnent la pratique quotidienne des femmes, ils encouragent l'action des femmes islamistes à condition qu'ils les maintiennent sous leur contrôle. Ce sont les hommes islamistes qui dictent le contenu des prêches des femmes islamistes. Ces prêches sont apparus à partir de l'hiver 1994-1995 mais ont été interdits d'une manière non officielle par les autorités ouzbèkes. Ainsi, depuis que leur activité a été restreinte en raison de la lutte contre le fondamentalisme, ces femmes ne disposent plus que de leur maison pour tenter d'imposer leurs règles. Parfois,

elles profitent de leur présence à un mariage ou à une circoncision pour intervenir : elles sont invitées à venir réciter une prière, dans les milieux très traditionnels notamment, mais saisissent l'occasion de faire un sermon. Elles s'emparent du micro de l'animateur de la fête ou de celui d'un des musiciens et commencent par réciter la *Fatiḥa,* sourate d'ouverture du Coran. La fête est alors interrompue et se transforme en un office religieux. Si cette attitude laisse les invitées perplexes, celles-ci sont toutes frappées par leur habileté à lire le Coran. Ensuite, les *otin* se lancent dans un long discours sur la nécessité de « purifier les mœurs » dans lequel elles expliquent que « danser et chanter sont interdits en islam ».

Les islamistes cherchent en fait à imposer leurs propres règles. Ils aspirent à imposer une ségrégation sexuelle dans les lieux publics. C'est pourtant dans l'Ouzbékistan soviétique que les femmes ont eu accès à l'espace public même si, paradoxalement, leur mouvement était et demeure encore plus ou moins soumis au contrôle des hommes.

Les femmes islamistes qui affirment être de nouvelles *otin* contribuent elles aussi à réislamiser la société. Elles souhaitent d'ailleurs canaliser le mouvement religieux des femmes en l'orientant vers un idéal religieux, aspiration qui a peu de chance de se réaliser dans la mesure où l'islam féminin repose sur une ritualité traditionnelle. Si elles ne sont tolérées que par un petit nombre de femmes, celles qui notamment se réislamisent, elles suscitent une vive inquiétude chez les laïques qui redoutent une remise en cause des droits de la femmes, notamment les plus élémentaires comme le travail, par exemple, acquis par la révolution d'octobre 1917.

En un siècle, le groupe des *otin* a connu de profonds bouleversements et une évolution sensible. Autrefois, leur initiation s'effectuait à l'intérieur d'une classe sociale – celles des religieux et des marchands - et les nouvelles recrues étaient toutes des adeptes héréditaires. À l'heure actuelle, l'accès au texte coranique étant désormais à la portée de tous, n'importe quelle fille ou femme peut ambitionner d'être *otin.* L'hérédité n'a plus rien à voir dans cette charge et une *otin* tend maintenant à désigner toute personne féminine qui est capable d'enseigner les principes de l'islam.

Le système soviétique, loin d'avoir détruit les fondements de la société traditionnelle ouzbèke, au contraire, a contribué à les raviver.

Ils réapparaissent avec une vitalité surprenante à la faveur de l'indépendance Le pouvoir des *otin* ré-émerge ainsi dans le champ social et religieux même s'il a connu une profonde évolution.

L'évolution du pouvoir des *otin* ne s'est pas faite en rupture avec la tradition. Les nouvelles actrices islamiques, qui réislamisent la société, s'appuient sur des valeurs traditionnelles propres à la société ouzbèke. Si elles sont parvenues à s'affirmer dans l'espace public, c'est parce qu'elles se réclament d'une tradition. Par conséquent, le processus de réislamisation des femmes en Ouzbékistan s'inscrit dans un processus de continuité dans la tradition. Cela est également vrai pour les femmes islamistes qui utilisent une tradition pour tenter d'imposer leur propre vision de l'islam. Paradoxalement, l'islamisme et le traditionalisme ne constituent donc pas deux forces rivales.

Habiba Fathi
INALCO, Paris – IFÉAC, Tachkent
France – Ouzbékistan

NOTES

1. Cette étude est réalisée en vue d'une thèse sur « Femmes, islam et pouvoir en Asie centrale » sous la direction de M. Jean Radvanyi, professeur à l'INALCO, Paris.

2. Olivier Roy, « Les voies de la réislamisation », *Pouvoirs : L'islam dans la cité,* n° 62 (Paris, septembre 1992), p. 81-91.

3. La notion de tradition est ici employée dans le sens de « tradition fondamentale », concept qui a été défini par Georges Ballandier, dans *Le Désordre, Eloge du mouvement,* Paris, Fayard, 1985. Il s'agit du maintien d'un ensemble de valeurs à la fois religieuses, culturelles et sociales, qui demeurent encore aujourd'hui très enracinées.

4. Traduction personnelle.

5. La célèbre université islamique d'Al-Ahzar au Caire, en Egypte, comprend une section féminine mais le nombre de diplômées reste très faible. Voir Louis Gardet, *Les hommes de l'islam,* Paris, Hachette, 1977, p. 381.

6. Fatima Mernissi, *Sultanes oubliées, femmes chefs d'Etat en Islam,* Paris, Albin Michel, 1990.

7. I. Goldziher, « *Veneration of saints in Islam* », dans *Muslim Studies,* S.M. Stern (ed.), Chigago/New-York, 1971, p. 255-341.

8. Al-Ghazâli, Iḥyâ' 'ulûm al-dîn, Le Caire, 1348/1929, 4 volumes, cité par Nelly et Laroussi Amri, *Les femmes soufies ou la passion de Dieu,* Saint-Jean-de-Braye, Dangles, 1992, p. 55.

9. Citons entre autre Dilorom Alimova, professeur à l'Institut d'histoire de l'Académie des sciences de l'Ouzbékistan, Tachkent, auteur de *Ženskij vopros v Srednej Azii* (La question féminine en Asie centrale), Tachkent, Fan, 1991.

10. Le terme « traditionalisme » avait été utilisé d'une manière négative par certains chercheurs soviétiques pour dénoncer le maintien d'un mode de vie traditionnel dans le quotidien des musulmans d'Asie centrale. Voir S. Poliakov, *Traditionalizm v sovremennom sredneaziatskom obshchestve* (Le traditionalisme dans la société contemporaine d'Asie centrale), Moscou, Znanie, 1989.

11. À titre d'exemple citons le célèbre roman *Otgan kunlar* (Les jours passés) d'Abdullah Qadiri (1894-1938), paru en 1926, et *Kutlugh kân* (Le sang sacré) d'Oïbek (1905-1968), paru, lui, en 1940.

12. Les observateurs russes qui ont visité au XIX^{e} siècle l'Asie centrale alors conquise par la Russie tsariste, avaient une image stéréotypée de la femme « indigène » et le problème des femmes n'est abordé que sous un angle fondamentalement hostile à l'islam. C'est pourquoi il n'existe quasiment pas d'étude approfondie sur leur situation. Cependant, les époux M. et N. Nalivkine dressent un tableau de la condition des musulmanes dans *Ocherk byta ženshchiny osedlogo tuzemnogo naselenija Fergany* (Essai sur les mœurs de la femme sédentaire et indigène du Ferghana), Kazan, 1886.

13. K. E. Bendrikov, *Ocherk po istorii narodnogo obrazovanija v Turkestane : 1865-1924 gody* (Essai sur l'histoire de l'instruction populaire au Turkestan : 1865-1924), Moscou, Izd. Akademii pedagogicheskih nauk RSFSR, 1960, p. 46-47.

14. Ahmad Yasawi (m. 1166) est considéré comme un des plus grands poètes soufis qui écrivait dans sa langue maternelle, l'oghuso-kiptchak. Son tombeau, qui se trouve dans la ville de Turkestan (ancienne Yasi), au Kazakhstan, donne lieu à de grands pèlerinages. Voir Begaly Kassimov, « *Velikij syn Vostoka* » (Le Grand fils de l'Orient), *Novyi den',* n° 4 (Tachkent, août 1993), p. 6. Les réunions de femmes destinées à invoquer Dieu en récitant ses poèmes sont mentionnées par J. Altmychbaeva, « *Ženshchina i religiya »* (Femme et religion), dans *Bloknot agitatora,* Moscou, n°17, 1960, p. 16.

15. La confrérie Qâdiriyya fut fondée par les fils de l'Iranien ʻAbd al-Qâdir Gîlânî (m. 1166) à Bagdad et celle des Rifâ'îyya par Ahmad Rifâ'î (m. 1182) en Irak. Elles se répandaient en Asie centrale.

16. A. Trotskaïa, « *Ženskij zikr v starom Tashkente* » *(Ḏikr* de femmes dans le vieux Tachkent), dans : *Shornik muzeja antropologii i ètnografii,* vol. VII, Léningrad, AN SSSR, 1929, p. 71-99. Cet article a été présenté en 1926 à l'Académie des sciences de l'ex-URSS et était réalisé en vue d'élaborer les grandes lignes de la propagande antireligieuse. En effet, la plupart des « orientalistes » russes étaient envoyés en mission sur le terrain pour connaître à la fois la situation religieuse des diverses populations centre-asiatiques et la pratique des femmes de manière à définir et mettre en place la politique de lutte contre l'islam.

17. Z.M. Ma'rufov, *Uzbek tilining izohli lughati,* Moscou, Rus tili nashrieti, 1981.

18. M.A. Usmanov, *Islom spravochnigi,* Tachkent, 1989, p. 223.

19. Bendrikov, *op. cit.,* p. 47.

20. *Id.*

21. M. Khaïrullaev, M. Usman, N. Ibraguimov et F. Salimova, *Islam i ženshchina* (Femme et islam), Tachkent, 1990, p. 74.

22. *Idem,* p. 75.

23. Bibi Pavlanova, *Docheri sovestskogo Vostoka* (Les filles de l'Orient soviétique), Moscou, Politizdat, 1961, p. 13.

24. R. Karryeva, *Ot bespravija k ravenstvu* (De l'injustice à l'égalité), Tachkent, Uzbekistan, 1989, p. 35.

25. A. Trotskaïa a noté que des femmes *ḥâfiẓ* participaient à des cérémonies soufies. Ces récitantes du Coran existaient aussi au sein de l'Empire ottoman, voir Garnet II, cité dans I.C. Dengler, « Turkish women in the Ottoman Empire : the Classical Age », p. 229-241, dans L. Beck and N. Keddie, *Women in the Muslim World,* Harvard University Press, Cambridge, Massachussetts-London, 1978.

26. À la différence du russe et de l'arabe, les langues turques et le persan n'ont pas de distinction de genre.

27. Claire Michard, « Genre et sexe en linguistique : les analyses du masculin générique », *Mots,* n° 49 (Paris, décembre 1996), p. 29-47.

28. T. Vasneva, « *Vospitat' ubezdennyh ateistov* » (Éduquer des athées convaincus), *Agitator Tadzikistana,* n° 13 (Douchanbé, juin 1986), p. 24-26.

29. Alarmées par l'apparition d'une tendance *wahhâbi* au sein de la DSMM, à partir de mai 1993, les autorités ouzbèkes ont procédé à des remaniements de son personnel en évinçant les éléments fondamentalistes, notamment l'ancien mufti de Tachkent, Muhammad Sadyk Yusupov et en interdisant quasiment l'activité des Saoudiens prêchant dans les mosquées ouzbèkes. Pour l'influence des idées fondamentalistes sur les représentants de « l'islam officiel », voir A. Malachenko, « *Muftii, mully, imamy i politika : bor'ba starogo i novogo musul'manskogo duhovenstva* » (Muftis, mollahs, imams et politique : la lutte de l'ancien et du nouveau clergé musulman), *Nezavisimaya Gazeta,* (Moscou, 24-10-1992).

30. Voir S. Dudoignon, « La question scolaire à Boukhara et au Turkestan russe », dans *Le réformisme musulman en Asie centrale, du « premier renouveau » à la soviétisation (1888-1937*), *[Cahiers du monde russe,* Paris, Volume XXXVII (1-2), janvier-juin 1996], p. 133-210.

31. Allahudin Mansur, *Kur'oni karim uzbekcha izohli tarzima va izohlar,* Tachkent, Cholpân, 1992.

32. La *ṭarîqa* naqshbandiyya fut fondée à Boukhara par Muhammad Bahâ' ud-din (1317-1389) surnommé en persan *naqshband* (le décorateur). Elle se répandit dans tout l'Orient musulman depuis le Mavarannahr et l'Inde jusqu'au Caucase.